

Amour ! oh ! c'est bien toi dont j'ai senti la flamme,
 Toi qui fais mon souci, toi qui fais mon effroi !
 Ton souffle impérieux a passé sur mon âme ;
 Je tremble, je supplie, oh ! que veux-tu de moi ?

Qu'on ne me parle plus d'aurore et de rosée,
 De chansons au matin, d'astres au firmament ;
 Laissez-moi, par pitié, j'aime, je suis brisée,
 Et j'ai tout oublié pour ce cruel tourment.

Mais quoi ! je pleure encore ? Oh ! l'amour, c'est la vie ;
 Le bien, le beau, le grand, la foi, la vérité,
 C'est Dieu même qui parle et soudain nous convie
 A jouir tout vivants de l'immortalité !

Ecoutez, écoutez, j'aime, je suis aimée,
 Je puis vaincre la mort et braver l'inconnu ;
 Mon ciel était obscur, mon âme était fermée :
 Voici : le jour s'est fait et l'amour est venu !

Je ne veux rien dire de plus sur ce morceau. Je le cite tout entier et pour cause. Qui a aimé, comprendra. Qui l'aura lu, le voudra relire, et beaucoup d'autres fragments sont de cette trempe. Mais, dira-ton, sont-ce bien là les vers d'une jeune fille ? Peut-on mettre entre toutes les mains un livre où la passion s'exprime avec tant d'âme et avec tant d'élan ? Non, sans doute, mais quel est donc le poète dont les œuvres sont adaptées à tous les âges et à toutes les intelligences ?

Ceux dont j'écrivais les noms tout à l'heure ne sont certes pas taillés à cette mesure étroite. M^{lle} Siefert est courageusement entrée dans cette carrière des lettres qui rapporte d'ordinaire aux débuts plus de froissements que de gloire, qu'elle n'a pas choisie, mais qui s'est imposée à son intelligence par les dons naturels qui lui sont départis. Faut-il s'étonner que la jeune poète ait mis